

MICHAELIS MAIERI

**CHANSONS INTELLECTUELLES
SUR LA RESURRECTION DU
PHOENIX**

Par MICHEL MAIE R, &c.

Traduit en Français sur l'Original Latin

Par M. L. L. M.

Le prix est de 3 livres relié.

PARIS,

Chez DEBURE l'aîné,

Quai des Augustins, à l'Image S. Paul.

Avec CC. LVIII. Approbation privilège du Roi.

AVERTISSEMENT

On n'a déjà, dit-on, que trop de Livres qui traitent de là Philosophie Hermétique. Plus de 900 Auteurs ont exercé leur plume sur cette matière : ils nous ont laissé en ce genre environ 2500 Traités ; & ces ouvrages nombreux n'ont servi jusqu'ici qu'à tromper une infinité de personnes, qui sur la foi de ces Ecrivains, devenues les dupes des imposteurs & de leur propre avidité, se sont souvent ruinés en travaillant beaucoup inutilement, sans jamais parvenir au but que l'on fie propose dans cette Science.

Tels font à-peu-près les discours de gens, qui semblent vouloir s'autoriser de leur ignorance pour décrier la Science Hermétique. On pourrait leur répondre avec Mayer (Dans la Préface de son excellent Traité intitulé, Arcana Arcanissima.), que c'est raisonner en enfant, de penser qu'il n'y a rien dans le rend, qui fois différent de ce que nous voyons parmi nous, & dans le pays que nous habitons ; que c'est être doublement enfant, de croire que ce que nous n'entonnons pas, ce que nous ne concevons pas, ce qu'il ne nous est pas possible d'imaginer, ne peut être entendu, conçu & imaginé de personne ; qu'en conséquence, de ce qu'une infinité d'ignorants & de gens avides ont échoué dans l'étude de la Philosophie Hermétique, en conclure que ce qu'elle promet est purement chimérique imaginaire, c'est le comble de la présomption & de l'extravagance. Mais mon dessein n'est point d'entreprendre ici l'apologie & la justification de cette Science ; encore moins oserai-je me charger de prononcer sur sa réalité : pour convaincre les personnes les moins prévenues de sa nécessité & de son importance, il me suffit de ce qui est généralement avoué ; qu'elle est le principe d'une infinité de découvertes rares & utiles ; que la Médecine y a puisé plusieurs connaissances très avantageuses à la santé ; & que les Arts lui sont redevables d'un grand nombre de secrets merveilleux, & opérations singulières.

De tous les Modernes qui ont écrit sur cette partie de la Philosophie, Mayer est reconnu pour avoir été sans contredit un des plus savants & des plus habiles. Tous les Traités qu'il a composés en ce genre & qui sont au nombre de vingt-cinq, sont généralement estimés & recherchés des Connaisseurs : tous renferment beaucoup de curiosités ; quelques-uns sont même extrêmement rares.

Un des plus curieux & des moins communs est celui qu'il a intitulé *Cantilena* Intellectuales de Phoenice redivivo, &c. Si l'on considère le sujet qu'il contient, Mayer promet d'y donner sous le voile de différentes Allégories, toutes fort ingénieuses & très variées, le secret & la clef de ce qu'il y a de plus mystérieux & de plus caché dans le grand Œuvre. A l'égard du style, il est souvent si élégant & si pur, qu'à peine peut-on se persuader que ce soit l'ouvrage d'un Auteur Allemand. Le Livre est écrit en vers rimés ; & la mesure des vers Anacréontiques que Mayer y a observée, en rend la lecture infiniment agréable à ceux dont l'oreille est faite à cette cadence harmonique, qui lui a fait donner par l'Auteur le titre de *Cantilenea*, ou de Chansons. Ce Traité singulier fut d'abord imprimé à Rome en 1622. & réimprimé à Rostoch l'année suivante depuis ce temps-là il est devenu extrêmement rare. On assure, dit l'Historien de la Philosophie Hermétique (M. l'Abbé Lenglet du Fresnoi, Hist. de la Philosophie Hermétique, Tom. III. p. 229.), que c'est ici le Traité le plus rare de Mayerus, & qu'il vaut même jusqu'à soixante livres.

C'est le mérite & la rareté de ce petit Livre, qui in' engagent aujourd'hui à le donner de nouveau au Public d'après l'édition de Rostoch. J'y ai joint une traduction Française du même Ouvrage, en faveur des personnes qui n'entendent pas la Langue dans laquelle l'Auteur a écrit. Je ne vanterai point les peines & les soins qu'elle m'a coûtés : les Amateurs versés dans l'intelligence des deux Langues en jugeront & j'ose me flatter qu'ils rendront justice à mots exactitude & à ma fidélité.

Ceux qui me connaîtront demanderont peut-être, quelle capacité j'ai apportée à la traduction d'un Ouvrage, dont l'intelligence est d'ailleurs assez difficile : d'autres seront curieux de savoir, si je suis initié dans les mystères de cette Philosophie secrète ; & à Dieu ne plaise que je veuille me piquer d'avoir cet honneur. J'avoue seulement, que j'ai quelque connaissance des livres des Philosophes qui ont traité de cette Science ; je conviens encore que j'en ai lu plusieurs : j'en ai même mis en notre Langue quelques-uns composés par les plus grands Maîtres, soit en tout soit en partie ; & si la traduction que je donne ici était favorablement accueillie des Armateurs , je serais en état de leur en procurer encore quelques autres dans la suite, entre autres celle de l'Arcana Arcanissima du même Mayer Ouvrage très-curieux & fort recherché. C'est dans ces lectures & dans mes liaisons avec des personnes mieux instruites que moi de ces mystérieux secrets, que j'ai puisé quelques principes de cet Art merveilleux, que j'ignorerais toujours sans doute, & qu'il serait cependant si doux de ne point ignorer.

APPROBATION

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, Cantilenæ Intellectuales, &c. auct. Michaële Mayero, avec la traduction Française du même Ouvrage, intitulée, Chansons Intellectuelles divisées en neuf Triades, sur la Résurrection du Phénix ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 29 Juillet 1758.

LAVIROTTE

Le Privilège se trouvera à la suite du Traité des Maladies des Os de M. Duverney.

CANTILENIAE

CHANSONS INTELLECTUELLES

Divisées en neuf Triades,
SUR LA RÉSURRECTION
DU PHOENIX

OU LA PLUS PRÉCIEUSE DE TOUTES LES MÉDECINES,

Qui est le miroir & l'abrégé de cet Univers, proposée moins à l'oreille qu'à
l'esprit, & présentée aux Sages, comme la clef des trois Secrets impénétrables de
la Chimie

Par

MICHEL MAIER

Chevalier, Comte du Saint Empire, Docteur en Médecine, &c.

PLAN ET DESSEIN DES TRIADES QUARRÉES,

La première Triade quarrée traite des noms qu'on donne à chaque chose,
la seconde contient les Allégories ; & l'on trouvera dans la troisième
L'application des mystères de l'Art à ceux de la Religion.

AU TRES HAUT ET TRES PUISSANT PRINCE, FREDERIC,

Prince héréditaire de Norvège, Duc de Slesvik,
de Holstein, de Stormarie & de Ditmarse,
Comte d'Oldenbourg & d'Helmenhort.

MONSEIGNEUR,

Comme toutes les choses visibles qui sont dans la nature, & tous les corps, tant célestes que terrestres, ont été créés avec nombre, poids & mesure ; c'est-à-dire, qu'il y a entre eux une juste & merveilleuse proportion de parties, de forces, de qualités, de quantités & d'effets, en sorte qu'ils semblent former ensemble une Musique très harmonieuse : il y a aussi une espèce d'accord & de concert musical entre les êtres spirituels ; au nombre desquels on compte l'âme ou l'entendement humain. Dans le grand système de cet Univers, il y a un *Diton* ou une Tierce, de la Terre qui en est la baie, jusqu'à la Sphère de la Lune ; de-là jusqu'au Soleil qui en est le cœur, un *Diapente*, ou une Quinte ; & du Soleil jusqu'au dernier Ciel, un *Diapason*, ou une Octave : en sorte que la première distance est composée de 18 comma ou intervalles ; la seconde de 36, & la troisième de 61. Dans le Microcosme ou petit monde, c'est-à-dire dans l'Homme, on remarque aussi une égale proportion entre les principales parties, qui sont le foie, le cœur & le cerveau, en comptant depuis la plante du pied, non pas à la façon des Arithméticiens ou des Géomètres, mais comme le font les Physiciens. Il en est de même du sujet caché des Philosophes Hermétiques : c'est une espèce de petit monde Philosophique, qui se divise proportionnellement en trois natures homogènes, dont l'une forme la basse-taille, l'autre la taille, & la troisième la haute-contre ; de même que par leurs poids différents & proportionnels, les marteaux des Forgerons que Pythagore rendaient une harmonie assez agréable. C'est de la contemplation de toutes ces choses, & de la comparaison des choses supérieures avec les inférieures, du tout avec les parties, & des causes avec leurs effets, qu'il résulte dans l'esprit des hommes raisonnables une espèce d'écho musical à trois voix, qui frappe moins les oreilles, qu'il n'affecte le sentiment intime de l'aine. C'est ainsi qu'on dit qu'Aspendius concertait avec lui-même. Car comme les prières ardentes que l'on fait à Dieu, même tacitement & sans bruit, sont censées crier vers lui : de même aussi au milieu du silence ces concerts harmonieux savent bien le faire entendre à l'esprit. Et certes il n'est pas rare d'entendre les Philosophes parler fort clairement de leurs mystères, sans que ceux qui les écoutent les comprennent, parce que s'arrêtant à la lettre, ils arrivent à peine jusqu'au sens, que ne s'arrachant qu'aux mots, la chose échappe à leurs lumières. De même aussi il est très possible de parler à l'esprit d'une manière muette, ou par des Chansons dont les accords ne soient point sensibles aux oreilles du vulgaire. C'est ce qui m'a engagé, MONSEIGNEUR, moi qui suis le dernier de tous les Philosophes, après avoir entre autres travaillé jusqu'ici à fonder & à découvrir la nature des choses, tant supérieures que moyennes & inférieures ; après avoir usé la plus grande partie de ma vie, non seulement à l'étude des Mathématiques & de tout ce que renferment le Ciel & la Terre, mais encore chercher & à éprouver la Pratique Physique de la Médecine Dogmatique, qui consiste dans la cure des Maladies du corps humain, & dans les moyens de les prévenir ; après avoir donné les mêmes soins à la Philosophie Hermétique, ce qui m'a coûté des travaux incroyables, des expériences souvent réitérées, beaucoup de fautes, de grands chagrins & de grandes dépenses : c'est, dis-je, ce qui m'a engagé à chercher ce port après tant de naufrages, cette satisfaction après tant de douleurs amères, ce dédommagement après tant de dépenses & de soins ; c'est-à-dire, à publier sans bruit & dans le silence, après avoir tant crié & tant sué, ces Chansons intellectuelles. Ce n'est pas que j'aie prétendu par-là faire parade de mon peu d'expérience en ce genre d'étude, & en

convaincre les autres ; au contraire je ne me suis proposé que de faire connaître, autant qu'il est en moi, l'harmonie qui règne entre toutes les parties homogènes d'un même sujet, ensemble toutes les autres choses, tant celles d'ici-bas que les supérieures, & enfin DIEU même, & de donner ainsi par un heureux retour de l'intelligence aux choses sensibles, & du sentiment aux choses intelligibles. A l'égard des raisons qui m'ont porté à dédier à VOTRE ALTESSE un Ouvrage, qui à ne considérer que l'extérieur du volume & des vers, est si peu de chose, si vil & si peu digne d'Elle, j'en ai eu de très fortes, tant du côté de VOTRE ALTESSE, que du mien & de mon Ouvrage même : du côté de VOTRE ALTESSE, parce qu'elle s'est rendue si célèbre, non seulement dans toute l'Allemagne, mais dans toute l'Europe, par l'amour singulier & vraiment digne d'un si grand Prince, qu'elle a pour les Lettres & pour ceux qui les cultivent, que je ne doute point qu'elle ne reçoive favorablement ce faible essai que j'ose lui présenter de mon travail, & qu'Elle ne m'accorde généreusement sa protection, tout inconnu que je lui ai été jusqu'ici : de mon côté, parce que je suis originaire du Holstein, que je n'ai quitté de mon plein gré il y a quatorze ans, que pour aller dans les pays Etrangers y perfectionner mes études Hermétiques, & que je n'ai pas abandonné pour toujours, comme je l'espère, mais seulement pour un temps, dans la résolution d'y retourner dès qu'il plaira à DIEU & à mon Prince. Du reste ma famille est très connue, non-seulement de toute la Noblesse de Holstein, mais encore du Père de VOTRE ALTESSE & de son Aïeul d'heureuse mémoire, au service desquels les miens ont toujours été fidèlement attachés. Pour ce qui en de la matière que je traite dans ces vers rimés, quelque méprisable & peu importante qu'elle puisse paraître aux yeux du vulgaire, j'ose attendre de la prudence & de la sagacité le VOTRE ALTESSE, qu'Elle voudra bien ne la pas dédaigner. Que si Elle agrée ce petit présent, comme j'ose m'en flatter, j'espère lui offrir un Ouvrage de Médecine de plus grande importance, pour ne pas dire d'une plus grande érudition. En attendant, je ne cesserai de faire des vaux au Ciel pour la prospérité de VOTRE ALTESSE & de toute l'Auguste Maison de Holstein ; me recommandant à sa protection, je me dirai avec un profond respect, MONSEIGNEUR, DE VOTRE ALTESSE.

Le très humble, très obéissant & très-dévoué Sujet & Serviteur.

A Rostoch, ce 25 Aout 1622.

MICHEL MAIER,

Comte, &c. Docteur, &c. Chevalier, &c.

ORDRE

Observé par l'Auteur dans la suite de ses Chansons intellectuelles.

EN chantant le PHENIX, cet Oiseau rare & merveilleux, voici l'ordre que je me suis prescrit. Chaque Triade forme alternativement un Concert de trois voix. La HAUTE-CONTRE exprime d'abord les doux accents de notre VENUS, L'Ecrevisse qui marche toujours à reculons, fait ensuite la TAILLE ; & la BASSE TAILLE est enfin réservée au Lion terrible dans sa colère.

I.

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

JE vais chanter la nature & les propriétés du Feu, qui sert au PHENIX de bûcher & de berceau, où il reprend une nouvelle vie. Prêtez-moi une favorable attention, & faites silence.

Ce feu n'est ni celui que renferme l'Etna dans ses gouffres profonds, ni celui que nourrissent les fournaies ardentes du Vésuve, ou celui que vomit le Mont Hécla, dont les souffles brûlants semblent vouloir porter l'incendie dans les vastes mers qui l'entourent. Le Principe de notre Feu est tout différent.

Il tire son origine d'une Montagne la plus élevée qui soit sur la terre, & qui ne produit que des fleurs, du Cinnamome, du Safran & autres herbes odoriférantes. Ce Feu est la source de toute la lumière, qui éclaire ce vaste Univers : c'est lui qui donne la chaleur & la vie à tous les êtres ; c'est une flamme dont les ardeurs brillent sans jamais consumer. C'est ce Feu qui sert à former le bûcher, où notre Oiseau, qui lui-même l'a préparé, va chercher sa fin & sa mort.

O que ce Feu sacré est tenu soigneusement caché ! O que cette merveilleuse flamme est bien connue des Sages ! Quand on l'ignore, on ignore tout. Vous qui souhaitez puiser aux sources fécondes de la Science, ne permettez pas que ce Feu secret soit manifesté.

I.

TAILLE.

QUELS Vers pourraient célébrer dignement l'Oiseau qui est si cher aux Sages ? Quand j'aurais cent bouches & cent voix, elles ne suffiraient pas pour faire l'éloge de cet Oiseau, dont les cendres trouvent une vie plus parfaite & une nouvelle vigueur dans le sein même de la mort.

Cet admirable Oiseau naquit originairement proche de Syéné sur les frontières de la haute Egypte. C'est le beau PHENIX, dont le col de couleur de pourpre est environné d'un collier doré, & dont la tête est ornée d'une aigrette aussi brillante que le Rubis. Ses ailes sont blanches en dehors, & d'un rouge foncé en dedans. Il est d'un tempérament plus chaud que froid : de-là vient l'excellente qualité du sang, qui circulant dans ses veines, l'anime & lui

donne des forces. Cet Oiseau est également cher au blond Phébus & à la brillante Diane. Il brave les ardeurs du Soleil, & les chaleurs les plus brûlantes : il est à l'épreuve du feu ; & l'eau qui ronge tout, ne peut venir à bout de le détruire.

Sa demeure ordinaire est sur le haut de ces Monts sourcilleux, d'où le Nil précipitant Ces eaux, va arroser les campagnes de l'Egypte, & par son limon y porte la fécondité. C'est à ce Fleuve, qu'est consacré le Bœuf Apis au front marqué d'un Croissant.

I.

BASSE-TAILLE.

THEBES, ville autrefois si célèbre chez les Nations a cause de ses cent portes, fut à juste titre consacrée au Soleil. Là des Prêtres en grand nombre furent ordonnés pour desservir l'Autel, sur lequel résidait la Divinité même de l'Astre qui donne le jour à l'Univers. Le Fameux Temple de Delphes, quoique tout brillant de l'or dont l'enrichirent les présents des Rois, ne mérita jamais de lui être comparé.

C'est-là que d'un vol rapide, après dix siècles de vie écoulés, le rend le PHENIX pour y trouver la mort, content de finir ses jours, dans l'assurance certaine qu'il a de rajeunir. C'est-là le bûcher seul digne de servir de sépulture à ce merveilleux Oiseau. Ni les superbes Mausolées que la piété des vivants éleva aux cendres des morts, ni les plus hautes pyramides, ni les plus riches tombeaux des Rois que l'Univers ait jamais vantés, ne sont pas comparables à celui-ci.

Dans ces augustes funérailles on ne voit point paraître d'Urne Funèbre, comme dans celles des Atrides. Car à peine le PHENIX prêt à devenir la proie des flammes, pour recommencer une autre vie, s'est-il rendu à Thèbes sur l'Autel du Soleil, que se dépouillant de lui-même, il périt dans le feu. Dans cet état est-il la victime de la mort? Non c'est un nouveau PHENIX qu'on voit renaître ; en sorte que par un prodige inouï cet Oiseau est à lui-même son propre tombeau.

II

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

MUSE, apprenez-nous maintenant par des Vers dignes du sujet, combien de différents noms on donne au Feu, & sous combien de figures & d'allégories on a caché le véritable.

On l'appelle la Rosée Céleste, qui tombe sur la fleur des champs, bien connue des Sages dont elle fait les délices, & dont la possession est si précieuse. C'est l'Eau salée de la mer, destinée à cuire notre poisson, & à lui donner une belle teinture rouge. C'est une Liqueur d'un goût acre, & d'une odeur désagréable. C'est le Vinaigre, qui ronge quelque or que ce sois. C'est un Feu semblable à la chaleur humide du fumier de cheval, dans lequel notre matière se putréfie, & se résout en son chaos.

On le nomme l'Eau de vie qui ne tarit jamais : le Menstrue qui donne l'accroissement au fœtus, tandis que le sperme se nourrit dans la matrice. Car lorsque le mâle jette sa semence, qui est arrosée de l'humidité de la femelle, & qui se nourrit de son sang, la Nature en forme & en produit un enfant, qui du côté des perfections ressemble merveilleusement à ceux auxquels il doit la vie.

C'est-là le Feu sacré, que Prométhée apporta sur la terre, après l'avoir pris au char du Soleil, & qu'Orphée enseigna, aux Grecs, en établissant parmi eux les Fêtes de Bacchus. C'est ce Feu figuré par les torches ardentes, que les Bacchantes portaient dans leurs courses. C'est ce Feu sacré qui brûlait nuit & jour sur les Autels de Vesta & de Minerve.

II.

TAILLE.

PERSONNE n'ignore l'origine du PHENIX : il parcourt toutes les régions de l'Univers ; & n'y a aucun lieu sur la terre qui ne jouisse de sa présence : il se trouve sur les plus hautes montagnes, & dans les vallées les plus profondes.

De toutes les pierres, c'est la Pierre la plus connue, que la plupart des Sages donnent assez à entendre aux Enfants de l'Art, & qu'ils cachent à ceux qui cherchent à le déprimer.

C'est un Vautour, qui sur la cime d'une montagne fait l'on nid sur un arbre, d'où le petit emplumé qui en sort, est un Corbeau, qui jour & nuit crie à haute voix : Donnez-moi ce qui m'est dû, & je vous rendrai ce qui vous appartient.

C'est un Roi englouti dans une mer profonde, qui tâche de remonter au-dessus des flots, & de rentrer dans son Royaume.

C'est le Cygne blanc ; le Paon aux plumes dorées ; le Pélican, qui au prix de son sang rachète ses petits de la mort ; le double Lion, qui se soutenant d'abord par ses propres forces, tombe par terre bientôt après.

C'est le Serpent entrelacé autour du caducée de Mercure, dont se sert ce Messager des Dieux pour enfanter des miracles, donnant ou ôtant le sommeil à qui il lui plaît, rendant la vie aux morts, & portant la mort dans le sein des vivants.

II

BASSE TAILLE.

TOUT lieu n'est pas propre à la génération des choses ; & on n'emploie pas indifféremment toutes sortes d'urnes à renfermer les cendres des Roi.

Il n'y a aussi qu'un assemblage unique de la Terre & de, l'Iris, dont une petite portion sert à contenir les cendres de noire Oiseau jusqu'à sa résurrection future ; mais dans le sein de cette terre est cachée une vertu secrète, qui lui rend la vie. Car comme par la cuisson le levain forme de la farine du pain de toute espèce, & la rend propre à porter l'aliment dans toutes les

parties du corps : de même la vertu toute puissante de cette terre vivifie en effet ce qui es mort, & enseveli sous les flots.

On peut encore la comparer au Lait de femme, qui formé du sang qui circule dans les veines, lorsqu'il s'est recuit de nouveau dans les mamelles, devient propre à la nourriture de l'enfant nouveau-né.

Je ne trahirai point le secret; j'ajouterai cependant, que c'est de cette terre que veut être formé le vase d'Hermès, parce qu'elle est à l'épreuve du feu, & qu'elle ne se fend jamais. C'est ce qui la fait rechercher avec tant de soin.

C'est-là la cire Royale, qui sert à sceller nos secrets : en un mot, c'est cette unique chose, qui donne à tout ce qui existe la forme, la vigueur & la beauté.

III.

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

IL serait difficile d'exprimer tous les avantages qu'on retire du Feu dans l'Univers, comme dans les diverses opérations de notre Art. Un froid mortel retiendrait toutes choses dans l'inaction, si la chaleur ne venait au secours, pour les animer & leur donner des forces. En vain se donnerait-on beaucoup de mouvement dans notre Art; on n'y gagnerait rien, si l'on n'était aidé du feu qui est connu des adeptes.

Ce Feu ne s'entretient ni à force d'herbes, ni à force de bois ; sa nature n'est point animale, mais presque minérale.

C'est le Fer dont on arme la pierre d'Aimant, à laquelle il s'attache d'un lien indissoluble. C'est une Torche ensouffrée ; une Eau vive argentine, qui teint & colore notre œuvre. C'est un Esprit bienfaisant, qui donne la forme intrinsèque à toutes choses, & qui subtilise tous les corps.

O vertu admirable de la chaleur, de quel merveilleux secours n'êtes-vous pas aux Sages, pour la direction de leurs opérations dans l'Art qui leur est connu ! Car tout le secret de cet Art consiste uniquement dans le Feu. Loin de ce Feu, profanes : retirez-vous, vulgaire insensé, de peur que cette flamme sacrée ne vous éclaire, & que votre bouche impure ne rende publics Ces mystères, qu'il est à propos de tenir cachés.

III. TAILLE.

LA plupart des Livres font assez connaître l'excellence & la vertu de la petite herbe nommée Lunaire. Sa tige est rouge, son écorce noirâtre, sa fleur de couleur de citron ; & elle exhale une odeur douce & agréable. Elle croît selon les différentes phases de la Lune, & embellit de jour en jour. Raimond Lulle l'a cachée sous des Allégories mystérieuses ; & entre les Sages plusieurs ont vanté la vertu secrète de cette herbe merveilleuse, & l'ont recommandée à leurs successeurs : mais aucun d'eux n'a indiqué le lieu où elle se trouve, & tous ont gardé le secret à ce sujet.

C'est, dit-on, l'herbe appelle Glaucé, dont l'attouchement rend la vie aux poissons qui sont morts, & leur redonne une chaleur nouvelle.

C'est, si nous en croyons les Poètes, le fameux Moli, dont le fils de Maia fit présent à Ulysse, pour lui servir de préservatif contre les enchantements de Circé, & d'antidote contre le poison que lui offrit cette cruelle Magicienne.

Le Soleil & la Lune, qui l'emportent sur tous les autres Corps métalliques, sont renfermés dans cette herbe ; le soleil en puissance, & la Lune en acte. Elle est le seul fondement & la base du grand Art. C'est l'Aimant, qui attire le fer; c'est une vapeur toute grosse d'eau, un mal contagieux pour le poisson que nourrir la mer salée, & un Astre (lui brille dans les Cieux.

III.

BASSE TAILLE.

CE ne fut point à la force des armes que succomba la superbe Troie : elle devint la victime de la ruse & de l'artifice des Grecs, en recevant dans son sein le présent fatal fait à Minerve qu'elle révérait. Personne n'ignore, que sa ruine fut due à ce fameux Cheval de bois, qui lui cacha les nombreux ennemis, qu'il renfermait dans ses vastes flancs.

Ce sont-là les murs, les tours & les remparts de Troie, que nous n'escaladerons jamais, si nous n'usons de ruse & d'adresse. Car les Corps ne reçoivent point la vertu que communique le souffle des esprits, c'est-à-dire, les vapeurs le feu de la Nature, si on ne marie cette femelle avec le mâle fixe. Imitez donc la ruse qu'employèrent les Grecs, si vous voulez ne point vous égarer en cherchant la Pierre qui vous est connue.

Ce sont-là les fameuses pommes, que le jeune Méleagre, sûr de sa victoire, jeta par trois fois dans sa courte sur le passage de la légère Atalante. Il n'y a que le fils du Soleil, qui possède cette précieuse toison de Irixus, qu'il faut conquérir les armes à la main dans le champ de Mars.

Tels sont les fondements inébranlables de notre édifice. Si on les ignore, le reste ne saurait être d'aucune utilité. C'est-là le nid, où l'Oiseau le revêt des plumes qui lui manquaient, & d'où il ressuscite souvent & renaît sans plumes,

IV.

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES,

HAUTE-CONTRE.

Une jeune Vierge d'une grande beauté, & issue de sang Royal, étant en âme d'être mariée, & voulant se donner un époux qui lui convint, envoya quelques-uns de ses Sujets dans les pays les plus éloignés pour lui chercher un mari d'une de ses inclinations. Ceux-ci en parcourant différents Royaumes, arrivèrent par mer dans l'Inde supérieure du côté du Japon. Là sous un habit vil & méprisable ils trouvèrent un homme qu'on disait issu de sang Royal. Une peau garnie de longs poils couvrait tout son corps, & ces cheveux étaient tout parsemés de plumes ;

aussi ce remuait-il à tout vent. Ils l'abordèrent ; & l'ayant destiné à devenir l'époux de leur auguste Princesse, il les suivit.

Pour que rien ne manquât à la cérémonie, & que tout se fit dans les règles, on choisit un jour solennel pour la célébration de ces noces. Les deux époux pleins d'amour l'un pour l'autre entrèrent dans le lit nuptial, où dans leurs embrassements amoureux Vénus leur prodigua ses faveurs les plus précieuses.

Trois Paranymphe portaient les torches nuptiales, & conduisaient la noce. Les trois Grâces applaudirent à cette union & les Muses la célébrèrent par des Vers dignes d'Apollon.

Que ce fut un doux sommeil, que celui auquel se livrèrent ensuite les deux époux ! La Pucelle ne le réveilla qu'enceinte du fruit qu'elle portait dans son sein.

IV.

TAILLE.

LES Poètes voulant peut-être cacher leurs mystères sous le voile de l'Allégorie, ont feint qu'autrefois plusieurs Animaux féroces tombèrent de la Lune sur la terre. De ce nombre fut, dit-on, le Lion furieux de la Forêt de Némée, qui étant engendré de l'écume congelée de la brillante Diane, tomba du Ciel dans ces bas lieux, & fut mis à mort par le vaillant Hercule.

Sous l'écorce du mensonge cette Fable cache une grande vérité : car dans la gueule du Lion est cachée une chose, que les Sages estiment plus que tous les biens du monde, & qui leur est très utile. Ce n'est pas peu de chose que de la trouver mais qui sera le vainqueur du Lion ? Pour dompter un monstre dont les griffes & les dents sont tant à craindre, il ne faut pas moins que les bras, les forces & la massue d'Hercule. Qu'on le force d'entrer dans le réduit humide & concave du lit qu'on lui a préparé, parfumé de safran & d'ambre d'une odeur agréable. Là tous les membres de l'animal s'amolliront; & suffoqué des eaux qui l'entourent, il périra sous les flots.

Que l'on s'applique à connaître ce Lion. De l'Astre dont il tombe, découle une rosée céleste qui humecte les herbes, qui porte le germe dans leur semence, & couvre leur tige de fleurs. C'est elle qui donne l'accroissement à notre petite plaine, & qui lui fait produire une nourriture agréable au Lion, & profitable à ceux qui manquent de force.

IV.

BASSE-TAILLE.

IL y eut autrefois un Roi très-riche en terres & en Or, qui gouvernait en paix un grand Royaume, & un pays fertile en toutes sortes de choses. Ce Roi n'avait point de fils, mais une fille son unique héritière, qui ayant été mariée, mit au monde un Prince d'une grande beauté, lequel succéda à son aïeul.

Cependant un autre Roi offrit de donner à ce Prince de riches terres, s'il voulait épouser une fille qu'il avait, & qu'il aimait tendrement, & se rendre dans ses Etats. Le Prince épris des charmes de la Princesse accepta la proposition le mariage se fit.

Peu de temps après la mère du Prince emporta toutes les richesses du Royaume de son, père, & en fit présent à son fils ; ce qui le rendit le Monarque le plus riche & le plus puissant de l'univers.

A peine pourrait-on exprimer les trésors immenses qu'il possédait en or & en effets précieux de toute espèce : c'était une vraie corne d'abondance. Car le Royaume de son aïeul, dont sa mère l'avait mis en possession, regorgeait d'or : la terre n'y produisait que de l'or ; & les rivières y roulaient sous leurs flots un sable doré & des grains d'or, qu'elles détachaient des Montagnes.

V.

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

LA belle Psyché couverte de ses habits les plus précieux, & pressée de l'ardeur qui l'animait, chercha longtemps l'Amour, qu'elle avait forcée de s'éloigner d'elle. Pendant plusieurs années elle parcourut avec des fatigues incroyables tous les Pays de la terre, sans pouvoir le trouver.

Elle sut enfin que ce Dieu qu'elle aimait était caché dans l'Arabie ; ce qui la chagrina beaucoup. Car l'Amour a pour compagnon inséparable le Dieu du feu, que Psyché a en horreur, parce qu'il n'est pas de ses amis : aussi le fuit-elle toujours, & ne peut le souffrir. Elle sait qu'il s'opposerait à leur union intime, & que bien-loin de mettre la paix entre eux, il ne travaillerait qu'à les diviser.

Agitée de cette inquiétude, elle chercha un remède à ce mal : elle alla trouver sa fille, & lui découvrit ce qui le passait. Celle -ci appelée Gammarine, est femme & mère de l'Amour fugitif petit fils de Psyché. Elle se chargea aussitôt de l'affaire, & promit de les raccommo-der au mieux.

Depuis ce temps-là, sous la protection de la fille qui veille sur l'un & sur l'autre, & qui ne craint point le Dieu du feu, Psyché vit dans une union parfaite avec son petit-fils, la diversité de leurs inclinations le trouvant ainsi heureusement conciliée.

V.

TAILLE.

IL y a dans les Iles de la mer des Indes un Oiseau nommé Ruc, qui est d'une grandeur & d'une force si prodigieuses, qu'il enlève les hommes, même les chevaux, & les transporte au travers des airs. Un jour il prit entre ses serres un de ces Animaux, dont les dents sont d'ivoire, & qui se sert d'une trompe au lieu de bouche. Mais succombant au poids de cette lourde masse,

l'Oiseau tombe par terre sans lâcher sa proie ; & ne pouvant se relever, il meurt enfin de la mort qu'il donne à l'on ennemi.

Dans le moment accourt un habitant du Pays, qui achève de tuer ces deux Monstres à demi-morts. Ensuite les ayant écorchés, il en prend la chair, qu'il emporte chez lui, où il la cuit dans un fourneau, & la rôtit, la destinant à servir de régal à son Roi. Ce Prince arrive en effet peu de temps après, & fait son dîner de ce ragoût.

Cette nourriture a la vertu de fortifier la vue au point, qu'au travers des nuages & des ténèbres les plus épaisses on aperçoit ce qu'il y a de plus caché dans le Ciel & sur la terre. Aussi ce mets est-il réservé pour la bouche des Rois, afin qu'ils voient de plus loin, & puissent pourvoir plus sagement gouvernement de leurs royaumes.

V.

BASSE-TAILLE.

UN des héritiers de Tamerlan, que le peuple appelle avec raison le Grand Moghol, & le dixième de ce nom qui possède aujourd'hui les riches & nombreux Royaumes de l'Inde, en quelque saison de l'année que ce soit, aime à faire la revue de ses trésors, & à repaître ses yeux des biens qui naissent dans ses Etats.

Ce Prince pieux emploie des sommes immenses pour élever à son père un Temple superbe, qu'il enrichit de présents sans nombre. Les côtés de ce magnifique édifice sont ornés d'un triple rang de colonnes, qui au travers des airs portent leur tête jusqu'aux nues ; & les fondements en sont d'or, afin que la violence emporté à sa perfection. Là furent rassemblées toutes les productions, que la terre avait nourries dans son sein, & qu'elle avait prodiguées aux hommes dans sa fécondité. Là furent mis en réserve les nombreux présents de Bacchus & de Cérès.

Vous qui cherchez à découvrir le trésor caché sous cette Allégorie, si vous y donnez l'attention nécessaire, vous le trouverez infailliblement, & serez frappé de son éclat.

Les Peuples voisins du Nil le long duquel ils habitent, & ceux de l'Ile de Pharos, ne sont pas les seuls qui s'empressent à mettre l'or en réserve : les Sages travaillent aussi avec soin à multiplier l'or par l'or.

VII.

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

C'EST ici la Reine des Sciences, qui l'emporte sur toutes les autres : c'est, selon Raimond Lulle, l'abrégé de tous les Arts ; c'est-elle, comme le dit Morien, qui élève l'esprit du Sage, le mettant en état de percer les ténèbres de l'avenir, & de pénétrer les profonds mystères de la Divinité.

C'est une vive image de notre Création & de notre Rédemption, qui nous en dévoile le secret. Car comme Adam fut formé de la terre rouge, doué de tous les dons de la beauté, & rempli de l'esprit du souffle de Dieu Tout Puissant, qui lui donna l'âme & la vie : de même les Sages ont leur matière tirée de la terre rouge, qu'ils pétrissent, & à laquelle ils donnent une belle teinture, qui ayant été tirée des métaux, s'insinue dans ses parties les plus intimes, & s'unit, au Corps, qui la reçoit avec plaisir.

Trois Fleuves arrosaient le Jardin de délices, où Adam fut placé après sa création, & où trompé par le Serpent, il se rendit coupable aux yeux de Dieu. De même trois Eaux arrosent notre manière ; & il y a aussi dans l'Art un Dragon subtil, qui au milieu des ténèbres que répand la couleur noire, surprend les deux Époux en solution dans le même verre.

VII.

TAILLE.

TOUTE la Postérité d'Adam fut assujettie à la mort, parce que ce premier Père désobéit aux ordres de Dieu, en mangeant du fruit de l'arbre, auquel il lui était défendu de toucher. Rien ne pouvait effacer un si grand crime ; & tout homme sorti de cet homme coupable naissait criminel comme lui :

Lorsque le Créateur touché de ses maux, se souvint qu'il était son père, résolut d'enlever le Genre-Humain à la mort par le plus grand de tous les mystères.

En conséquence le Dieu Tout Puissant se fait Homme, naît d'une Vierge ; & malgré son innocence répandant son sang & subissant sur une croix le genre de mort le plus horrible, il écrase la tête du Dragon infernal, & lui ôte tout son venin.

Ce mystère sacré est aux caché dans l'Art sous le voile des amures, comme on peut le voir plus au long dans les Livres de Raimond Lulle & des autres. Car le pur y vient au secours de l'impur ; & par son soufre plus épuré, cette lumière de lumière fortifie le soufre métallique.

Qui concevra la manière dont Jésus Christ nous a sauvés de la mort éternelle, pourra aussi comprendre le but de cet Art mystérieux, & comment on peut teindre les métaux grossiers & impurs.

VII.

BASSE-TAILLE.

LA vertu infinie & toute puissante de l'Eternel est fort au-dessus de la raison & de l'entendement humain, parce que n'ayant ni commencement ni fin, rien de ce qui a commencé, & qui doit finir, ne saurait lui être comparé. Ainsi pour réconcilier avec lui les mortels coupables, & les rendre dignes du céleste séjour, & pour établir un lien d'union entre les contraires, entre les choses supérieures & les inférieures, l'Etre suprême voulut unir Dieu & l'homme en une seule personne, afin qu'elle pût remédier efficacement au mal, & sauver la postérité criminelle du premier Père.

De même les Corps fixes ne se marieront jamais bien avec les volatils, & ne s'uniront point étroitement avec eux, s'il n'y a un doux lien qui rapproche les extrêmes, & qui réunisse sous une même forme les différents métaux. Il faut chercher un Médiateur, qui également ami des uns & des autres, se prête également à tous.

O merveilles de la Nature, que les traces adorables ne renfermez-vous pas & n'offrez vous pas à nos yeux de notre Sauveur ! C'est aussi pour cela que l'Art a mérité d'être appelé béni, parce qu'il nous révèle tous les Mystères de la Divinité, & qu'il ne nous laisse point ignorer ce qu'il y a de plus sacré.

VIII.

TRIADEDES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

LES Enfants d'Adam portent partout avec eux la tache originelle du péché, & la transmettent à leur postérité. C'est pour cette raison que JESUS-CHRIST leur ordonne de renaître de l'esprit dans les eaux sacrées du Baptême.

C'est ainsi que les, choses de l'Art doivent retourner & se résoudre en cette liqueur pure dont elles tirent leur origine, afin de renaître de nouveau. Si l'on néglige de le faire, ou si l'on n'y apporte pas les soins convenables, jamais les métaux ne parviendront à la sublimation.

Aussi voyons-nous qu'aussitôt après La naissance de Bacchus, on le donna aux Nymphes Amalthées pour le nourrir d'eau, afin qu'élevé dans leurs agréables prairies, arrosées d'une infinité de rivières, & plantées de jardins sans nombre, il crût & prit de l'embonpoint, jusqu'à ce qu'engraissé de la rosée, il eût acquis une jeunesse florissante. On l'a appelé *Bimater*, parce que sa mère, qui fut aussi sa nourrice, l'engendra deux fois, l'allaitant de ses mamelles, & le nourrissant des biens que prodigue la Corne d'abondance.

De même pour rendre plus beau notre petit nouveau-né, il faut le laver trois ou quatre fois dans un bain salulaire, qui le purifie du menstrue, & des impuretés grossières qui pourraient l'endommager.

VIII.

TAILLE.

JESUS-CHRIST élevé en Croix, souffrit une mort cruelle, pour payer à son Père, à soi-même DIEU comme le Père, & à l'Esprit Divin qui compose avec eux la Très- Adorable Trinité, la peine due à nos péchés. Il reçut alors cinq plaies avant courrières de sa mort, d'où sortit son sang innocent, pour effacer nos crimes, & laver la tache originelle dont nous avaient souillés nos premiers Parents. C'est de-là que suivant l'institution de ce divin Rédempteur, sa chair & son sang, s'offrent sur nos Autels sous les espèces du pain & du vin, pour servir aux Fidèles de gage du salut.

Les Sages nous offrent aussi dans l'Art sacré une image de ce Mystère, en nous apprenant qu'on y voit couler des ruisseaux de sang, qui lorsqu'ils ont pénétré les métaux, les conservent entiers au milieu des feux les plus violents.

C'est ce sang qui sortant du rein de Pyrame, lorsqu'il se perça lui-même sur le corps expirant de sa chère Thisbé, noircit les fruits du Mûrier qui étaient blancs auparavant.

C'est ce sang qui coulant du pied de Venus dans ses jardins plantés de rosiers, rougit les roses qui auparavant étaient blanches. Mais celui qui sort empourpré des veines de notre Corps, a une perfection & une vertu à laquelle rien n'est comparable.

VIII.

BASSE-TAILLE.

ON dit que le Prophète Elie a été enlevé au Ciel dans un char de feu, où habitant au-dessus des Mires, il est pour nous une preuve certaine de la vie future dont nous devons jouir, après nous être dépouillés par la mort de ce corps de boue auquel nous sommes unis.

C'est encore ce que nous apprend le pieux Enoch, transporté au Ciel tout vivant : c'est surtout ce que nous prouve l'exemple même de JESUS-CHRIST, qui par sa vertu toute puissante & divine, vainqueur de la mort, ne voulut pas permettre que son corps glorieux y fût assujetti, & ressuscita vivant du tombeau le troisième jour. Ensuite il monta au Ciel, pour nous en ouvrir par sa grâce vivifiante les portes, qui jusqu'alors nous avaient été fermées.

C'est ainsi que comme dans un tableau naturel, les Adeptes voient clairement dans notre Art les morts ressusciter des ombres du tombeau, quoique les éléments soient dégagés du lien étroit qui les unissait. Car la vertu dont est doué le Corps parfait, ne permet pas que ce qu'il y a de volatil dans l'imparfait se dissipe, & qu'il perde sa figure : au contraire elle s'affermir & se fortifie en elle-même, & unit les Corps d'un lien si étroit, qu'elle les met en état de conserver la vie au milieu des flammes les plus ardentes. Car le fixe perfectionne & fixe à son tour le volatil.

IX.

TRIADE DES CHANSONS INTELLECTUELLES.

HAUTE-CONTRE.

O PROFONDEUR adorable de l'éternelle Trinité ! O Mystère impénétrable d'un DIEU essentiellement un en trois Personnes ! qui pourra jamais vous comprendre, ou vous célébrer dignement dans ses Vers ? Le mortel pétri de boue ne vous conçoit point : l'esprit humain n'est que ténèbres devant vous ; & l'homme habitant de ces bas lieux ne peut s'élever jusqu'à la connaissance de ces divins secrets.

Qu'il me soit cependant permis de contempler au travers des nuages dont mes yeux sont couverts, la lumière ineffable de ce soleil essentiellement un. Nous reconnaissons un seul Dieu Créateur de cet Univers, qui a formé de rien tout ce qu'il renferme, qui n'a ni

commencement ni fin, & qui est la source de tout bien. Ce Dieu est en même temps le Père très bon, le Fils bien-aimé du Père, & l'Esprit d'amour qui procède de l'un & de l'autre.

C'est ainsi que dans l'Art, comme dans la Trinité divine, il y a trois choses très distinctes, qui sont réunies par un seul lien, de sorte que le feu le plus violent n'est pas capable de les diviser. Ces trois choses sont le Corps paternel, le Lien filial, & l'Esprit qui s'unissant à l'un & à l'autre, produit entre eux un doux accord, unissant les métaux de façon qu'aucune violence ne peut les séparer.

IX.

TAILLE.

CE Roi d'Egypte qui en fut en même temps le Prêtre & le Sage, parle souvent dans ses Ecrits du Père, du Fils & du Saint-Esprit. Delà plusieurs d'entre les Sages assurent, que les Disciples instruits des mystères secrets de son Art n'ont point ignoré, que le Fils de DIEU devait s'incarner, & naître d'une Vierge sans l'opération d'aucun homme : c'est ainsi qu'ont pensé le bon Ferrarius & plusieurs autres. On en croira ce que l'on voudra ; pour nous, nous nous en tenons à ce que la Religion nous enseigne, & qui est attesté par tant de témoignages, non seulement des Livres sacrés, mais encore des Auteurs profanes. Si j'en donne de nouvelles preuves, qu'on n'en fasse pas un crime à la vérité, mais qu'on la voie avec plaisir écrite & tracée dans les Livres mêmes de la nature.

Une Vierge pure conçoit sans l'opération d'aucun homme, & met ensuite au monde un Enfant mâle. Sorti du sein innocent d'une Vierge Mère, il est de trois choses la seule que l'on aperçoive, sans que l'on puisse voir la première & la dernière. Qui pourra comprendre un si grand mystère ?

Notre Vierge est entre les Astres voisine de l'âne & de la crèche : elle a pour Epoux l'homme de Diane, qui est en même temps son frère & son fils.

IX.

BASSE-TAILLE.

NOTRE esprit ne saurait connaître, quelles sont les joies éternelles de la vie future : il se perd dans la contemplation de ces choses, que l'oreille n'a point entendues, & qui sont au-dessus de toute conception. Car l'homme habitant de cette terre abjecte & grossière, n'est pas capable de comprendre les merveilles que le Ciel renferme. Nous savons seulement, que la vue de l'Etre suprême doit alors faire notre bonheur, & que nous ne nous, laisserons jamais de chanter éternellement les louanges du Créateur. Voilà jusqu'où nos faibles lumières ont pu parvenir. De-là vient, que les hommes s'attachent aux biens terrestres, & recherchent avec le plus de soin ceux qui semblent approcher le plus des biens durables de l'éternité.

L'or entre autres est après ceux-ci l'objet de tous leurs vœux : toutes les Nations aspirent & travaillent à l'acquérir; & elles en font le prix & la mesure des productions les plus précieuses

de la Nature & de l'Art, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon que ce métal est à l'épreuve de la violence du feu & des autres éléments, qui consomment tout le reste.

Il n'y a que l'Or qui soit toujours durable ; aussi est-ce sa nature compacte, qui semble lui avoir mérité de pouvoir être comparé aux choses divines & éternelles.

FIN